

Nous y sommes donc, vous vous dites, *comment peut-il, ou de quoi parle-t-il, ou, pour qui se prend-t-il ? Allons, lâchons prise, reconnaissons nos faiblesses, nos apports mutuels, allons zenfants, allons marchons, vers le vrai dialogue, la tolérance saine, le respect mutuels* ; ce que vous dites, à cet instant, je ne sais encore si je vais accepter de l'entendre mais ça viendra, ça m'arrivera un jour, les années affûtent la perfidie commune ; ce que vous allez dire, penser, préparer à m'envoyer ne sera jamais à la mesure de ce que je me donne comme peine pour me juger au nom de ma bêtise, de mon infinie confusion ; de tout cela, je crois en savoir plus long que vous, qui me dites la main sur le cœur des choses si tendres et bienveillantes, et pleines de bon sens, que des enfants en meurent à la première écoute, ou sombrent à jamais dans de vagues destins, mais je m'emporte, je divague, m'embrouille, vacille et reviens donc à des parlers bâtarde, des phrases bienséantes et renvoie la bête au collier fort serré dans la niche commune, su son des fifres et des tambours d'un hymne doucereux, "Ce n'est pas une critique"....

D. S.

Texte : Un tantinet énervée, rebelle, exaltée mais solitaire, Catherine Ysmal décide il y a trois ans de se consacrer à l'aventure de l'écriture. Plusieurs de ses textes sont publiés dans des revues belges et françaises ; suivront un bookleg, *Tunnels*, Maelström RéEvolution en décembre 2012 et un roman, *Irène, Nestor et la vérité* sorti chez Quidam Editeur en mars 2013. Plusieurs projets sont en cours.
www.catherineysmal.net

Les Feuilletts de corde :
revue effervescente qui paraît 6 fois l'an.

Prix au numéro : 2 € (envoi compris)

Abonnement (les 6 numéros de l'année en cours) : 10 €
(plus frais de port)

Pilotage artistique : Eric Piette et Daniel Simon

Graphisme et mise en page : Joëlle Salmon

Virement : Traverse asbl
IBAN : BE81 0682 1443 7624 - BIC : GKCCBEBB

Production : Traverse asbl
86/14, avenue Paul Deschanel – 1030 Bruxelles – Belgique
traverse@skynet.be
www.traverse.be

Coédition - Diffusion - Distribution : Couleur livres asbl
4, rue André Masquelier – 7000 Mons – Belgique
edition@couleurlivres.be
www.couleurlivres.be

A chaque parution, les Feuilletts de corde rassemblent des amis, des lecteurs et le public pour lire leurs propres textes sur le sujet. Vos contributions graphiques sont aussi les bienvenues. N'hésitez pas à nous les envoyer sur le site <http://www.traverse.be> (onglet : Feuilletts de corde).

© 2013 Couleur livres asbl

ISSN 1782-5938



Couleur livres

CE N'EST PAS UNE CRITIQUE !



Les Feuilletts de corde

Photo : Helder Wasterlain / Texte : Catherine Ysmal

Juin – septembre 2013, n° 11.



"Un homme qui ne sait ni voyager ni tenir un journal a composé ce journal de voyage. Mais, au moment de signer, tout à coup pris de peur, il se jette la première pierre. Voilà."

Henri Michaux, *Ecuador*.

En lui, les perspectives se brouillent ; il se défait et se refait, entre les livres refermés et la vie qui bat de l'aile. Il va citer, ne pas entendre, réciter et plagier, mais sait peut-être d'où il vient. Et l'oublie.

Jourir sans amour, aimer sans jouir. Se délester d'un don jamais acté. Il erre entre les ruelles du savoir convenu et résonne tout en lui. Clair-obscur sans tourbillon, nuits blanches devenues échantillons.

Il se jette la première balle. Elle ricoche et il ricane. Rien au bout, rien à bout.

Il s'accroche au ciel et les oiseaux volent. Obsessions, reculons. Recroquevillé, il s'encourt vers le chant des lendemains.

Il s'effiloche, il y croit encore. Entre "il" et "je", voilà qu'il hésite, et les béquilles sont les artifices de l'épée. On ne sabre pas le réel. On n'apprivoise pas la nuit, la mort, et tous ces grands mots.

De ses vertiges il fait assises. Ne restera que vestiges. À ne pas choisir, on meurt. Et les funérailles sont longues.

E. P.

Photo : Helder Wasterlain. Moitié belge, moitié portugais. Deux cartes d'identité. Parvis de Saint-Gilles, Coimbra. Artiste et historien d'art. Par ailleurs, écrit des contes pour les habitants du métro. La photographie est une façon de créer des paraboles sans Dieu, mais à son image.

“Ce n’est pas une critique” :

Petite phrase à l’usage de la critique le plus souvent prononcée sous un ton confidentiel, un aparté. Énonce le plus souvent une critique émise avec perfidie, la négation se voulant apaisante, non contestable. Serait un avis, plus qu’un jugement, un conseil adoubi par l’opinion commune, publique choc-choc, majoritaire. Connaît une extraordinaire ascension dans le langage courant depuis les années 2000. Est devenue un tic plus qu’un cri.

Synonyme : “Je dis ça, je ne dis rien.” ; “Ce n’est pas moi qui parle mais le bon sens.” ; “On se connaît depuis longtemps, hein ? Donc...” , etc.

Cric-crac, ça peine à l’exercice du monde et du langage, ça toque furibond, les mots, les expressions, le sens. Ça toque en moi, ça agace, énerve. Ça parle sans parler, ça parle tout le temps, tout autour, ça dit en pharmacopées, maladies, rémissions, rechutes. Ça dit domination, pouvoir, raison des plus forts/convaincants/conquérants. Ça dit conflit, espionnage, exil, tarmac. Et non partage. Ça dit langue torturée, vidée. Et non dialogue. Et météo quand le soleil pourrait encore tout, même à la fin de l’été. Ça dit retour, rentrée, fric, en vrac ; ça dit rituel, ritournelle, répétition. Ça parle, faut que ça parle !

Et moi, faut que je crie. À deux mains.

Ça et là, on marche blanc harponnant d’une gangue la langue des barbares, qui ? la langue des autres – quoi ? – en se mouchant dans des draps à l’odeur des sociétés spectaculaires. On commente. On sort les preuves des bons et des méchants. On redistribue, recoupe. Noirs et blancs. Binaires. On se plaint à dieu/aux dieux, claquemurés dans des bat-mobiles roulant vers des négoce tandis que la croix et sa résurrection s’agitent sous la pluie d’un changement climatique. Tout fout le camp, même le printemps.

On ? Donneurs d’ordres pour juguler l’ignorance des p’tits pères “comme si”. On, visages irrigués de mimiques malveillantes qui entonnent des psalmodies sur les autres, les p’tites gens, les braves gens, les gens cette peste et leurs abus divers aux guichets, dans la rue, le quartier, dans la ville, le pays, le monde où tout se perd, ce n’est pas une critique, note bien, sont différents... Phrases nettes, du sable plein la bouche, on grave à nouveau des hiérarchies sur les couleurs, les castes, les valeurs, la morale, sur les instruments de torture.

On ? C’est personne, la litanie d’un cœur. Personne. On sort néanmoins les capes en super-héros.

Et idem au lointain... quand, en tas d’images estropiées, on déambule de Bourem à Rio, de Damas à Istanbul, passant deltas, déserts, plateformes hydrauliques et ponts. Pétrole pointant du bec, bec forant la terre, l’uranium, le vert, l’argent des trafics en nombre cadencés sur le zéro des milliards.

Idem, quand on s’assoit dans des salons emmurés, fondus dans des sièges chic, avec pour preuve l’hélicoptère de ces hommes, leurs tanks de six roues aux fenêtres teintées, les garde-du-corps m’sieur dame ! Voyez leurs gorilles blindés en costumes deux pièces jetant

la piécette aux mendiants. Des quilles sur lesquelles on lance des balles. C’est ce qu’on voit. Mais la voiture, on veut la même.

Sur nos écrans, nous sommes serial killer contre multirécidiviste, plongés dans des mégapoles violentes, la haine en tenaille – c’est loin, sont fous ces gens, (c’est excitant). Nous sommes une famille du Massachussets, père-mère-deux enfants. Des jumeaux. Des ménagères désespérées. Des rescapés. Nous sommes cette adolescente fortunée qui en bave, un vampire, un loup garou, la reine des dragons opposée aux Trolls et aux armées de zombies, morts-vivants qui regardent. Une belle gosse en bikini, bouche pulpeuse la fille, yeux bleus floutés désir sur le torse musculeux d’un jeune homme. Nous sommes lucarne ouverte qui tourne sur elle-même et toute à ses facettes d’une même histoire.

Pages de pub. Jingle.

Téléréalité à chaud.

On lave le cerveau, on passe à autre chose.

Mais pareil encore, dit la voix toute d’amabilité... ce n’est pas une critique mais... je te dis tout ce qui me passe par la tête, d’accord ? Je prends en compte tes travers, mon incompréhension. Que tu ne fais rien ou pas comme il faut, pas tous les jours, pas tous les matins dès sept heures. Comme les autres tu pourrais te laver, faire ton sac et prendre le métro, t’asseoir pendant des heures, tu pourrais comme les autres, comme moi, comme tout le monde... Tu pourrais vouloir ce que je veux, croire en ce que je crois, penser ce que je pense, agripper ta langue et la faire taire... Être comme moi et je ne critiquerai rien, quoique...

Écoute, écoute, ce n’est pas une critique mais tu ne vois pas que tu n’as pas de place, que tu les refuses toutes, que ce sera trop tard, qu’il est même aujourd’hui trop tard ? Tu dors le matin, bois trop de café, rêves trop, penses trop... La vie est plus dure que ça. Tu te crois différente, vraiment ? Mais tu te prends pour qui ? C’est comme ça, faut aller au travail, travail – répète, travail –, être utile, payer, partir en vacances, acheter riche, faire du sport, manger bio. Faut... Même de ton cœur, t’en sais rien, cette personne est bien. Très bien. Ne le prends pas mal, mais fais un effort...

– NON.

(Ça craque, cric en main, posément.)

Et plus sûrement, ça balbutie, hoquette en monologue et en silence parce que tu sais que sans mépris, tout te touche.

Sur le mur, sur les terrasses, en altitude montagnes ou bois, il y a peut-être réellement une nichée de fantômes qui pépient comme des bébés merles ; ils sont illégitimes, donc muets, donc rieurs, donc vivants, sans autre autorité que leur propre existence. Sans morale. Ni paons, ni pigeons. Ni prédateurs des cris critiques, ni rongeurs des basse-fosses chargeant les derniers os.